

## **PREVENTIONNE ET LUTTE CONTRE L'ILLETRISME AVEC LES PROJETS EUROPEENES**

**Journée Grundtvig, Comenius, Leonardo  
Lille, 10 octobre 2007**

**par  
Stefano Vitale \*  
Vice-président FICEMEA  
Centres d'Entrainement aux Méthodes d'Education Active  
Président des CEMEA Piemonte, Turin - Italie**

L'illettrisme c'est une question complexe. Dans ce cadre, le mot « complexe » ne veut pas dire « difficile », mais je veut l'évoqué dans son sens étymologique de « tissus ensemble » (complexus).

L'illettrisme est une question que on ne peut pas réduire à un problème technique d'apprentissage de l'écriture et de la lecture. C'est une question liée, d'un coté, aux problématiques du développent de l'enfants ( et donc c'est un problème d'éducation global), de l'outr coté c'est une question social, culturel, économique.

On sais bien que on doit se battre contre l'illettrisme de base qui concerne les compétences clefs, mais aussi contre l'illettrisme toute au long de la vie, l'illettrisme « permanent » qui à une dimension technique, culturel, éducative.

Donc il n'y a pas une réponse unique, il n'y a pas un model unique de solution. Il faut se mettre au travail, en recherche dans cette perspective pluriel.

C'est pratiquement une mission impossible de vous rendre toute la richesse des échanges des travaux de groupe de cette journée, des proposition, des idées...mais je essaierai a vous proposer quelques piste de réflexion que comme m'était demandé puisse « donner du sens » au travail commun pour l'avenir.

La premier réflexion tourne autour du thème di travail. C'est importante de partir d'ici car la formation est conditionné par la fonction et le rôle du travail. Et aussi, comme on verra, le positionnement personnelle des individués.

La production a été identifiée, au travail salarié. Beaucoup de sociologues (Baumann, Beck) nous disent que le « model fordiste » du travail n'est plus dominant. Le capital et le travail était très lies et se produisait une « mentalité » du travail a long terme. Mais un nouveau paradigme du travail se dessine et nous n'avons pas toujours conscience de cette métamorphose. Les temps de production sont fragmentés et très divers, la qualité du travail varie pour ce qui concerne le contenu, le processus et la finalité du travail.

Aujourd'hui la situation est changé : l'élément fondamental est donné par la mentalité du travail a court terme. Le slogan du moment est « soupleesse » (flexibilité) qui détermine une condition d'incertitude liée a son tour à une structure de la société « individualisé ».

Le Capital a besoin des compétences qui bougent rapidement, à besoins, au fond que on se sent « libre », « léger », « déraciné ». Le résultat c'est que on deviens de plus en plus des consommateurs avec les besoins de courir derrières à des changements quotidiens et sont nombreuse les personne qui sont en difficulté.

Dans cette nouvelle situation le travail culturel, le travail social, le travail de recherche, lorsqu'ils n'ont pas une dimension mercantile, ne sont pas considérés comme des activités productives. Le profit est le seul indicateur de l'efficacité de la production, au-delà de toute réflexion concernant plaisir, bonheur et stabilité des individus. La mesure de l'efficacité de la production est liée à sa rentabilité et, seulement de manière secondaire, à l'effort de celui qui la produit. La qualification est de plus en plus provisoire et le processus plus les fréquent est celui de la déqualification. La compétence est à renouveler de manière incessante, et souvent les perdants sont les travailleurs qui se retrouvent "incompétents" à la suite de décisions qui leur sont étrangères.

La situation d'incertitude met en jeu soit les besoins des réalisation des personnes soit leur capacité de vie sociale et d'autonomie sociale. C'est assez normal de rencontres des personnes qui non plus la « motivation » a s'assumer des responsabilité, de recommencer à se former. La conséquence c'es une perte du liens social, de la considération des biens communes.

Si l'on se place d'un point de vue plus globale, on doit considérer une erreur, le faite de former en priorité pour la production. La réalité de l'illettrisme nous oblige à penser aussi à une formation pour le temps de non production ; ou bien ce qui revient au même, élargir la notion de production à ce qui va au-delà de la production marchande: la production artistique, esthétique, la formation du citoyen, celle de l'homme collectif, social, capable de vivre avec les autres et de communiquer.

Prenons l'école, qui peut être un lieu de production, mais pas un lieu de production marchande, les jeunes y apprennent à produire (comme l'a montré la tradition de pédagogie apportée par J. Dewey, Mme Montessori ou C. Freinet...), il s'agit d'une production éducative et non de formation « professionnelle ». Le développement de la personne et sa formation générale sont aussi, à mon sens, indissociables de toutes formations. Et ça c'es un terrain pour une véritable lutte contre l'illettrisme qui est sans doute source d'exclusion.

On doit, donc, souligné avec conviction le rôle de la formation générale de base, pour ne pas abandonné la fonction éducative de la culture au nome d'un vision technocrate du travail et de la formation.

A ce propos je veux vous proposé deux analyses qui sont au même temps des possibilités d'action.

Les syndicats ( en général en Europe) ont abandonné depuis au moins trente ans leur rôle de médiateurs sociaux et éducatifs et ils ont gardé juste leur fonction de médiation économique qui débouche souvent dans une fonction de « gommage bureaucratique ». C'est dommage. Et je pense que le monde associative et de l'éducation doit reprendre un dialogue avec les syndicats pour les solliciter dans une

nouvelle direction au soutien d'une lutte plus globale contre l'illettrisme et l'exclusion sociale.

La deuxième réflexion concerne la fonction de l'Etat et de la dimension du « publique » qui doit être l'espace de la garantie et de l'exercice des droits pour tous. L'école doit bien sûr assurer ses fonctions mais au-delà des particularismes. Dans un groupe on a parlé de la nécessité d'impliquer les parents dans la vie de l'école et dans les processus de récupération des phénomènes d'illettrisme. A mon avis c'est juste, mais il faut trouver un équilibre. L'école ne peut pas déléguer aux parents sa fonction d'éducation et de formation des enfants ; les parents doivent faire les parents et non être un prolongement de l'école. Je suis d'accord avec Philippe Merieu quand il dit que les parents doivent faire les parents et vivre avec les enfants des expériences complémentaires, utiles pour le développement de leurs enfants. D'autre part favoriser la présence des parents ne veut pas dire suivre leurs idéologies et tomber dans un néo-communautarisme culturel qui risque de détruire le système public, le seul qui peut garantir un espace de rencontre pour les diversités.

Plutôt je pense que soit intéressante de sensibiliser les parents à acquérir des nouvelles compétences (donc pour être « moins illettré ») grâce à l'action de l'école et la médiation des enfants. On a entendu des expériences où sont les enfants qui sont porteurs de nouvelles idées ou comportements (pensez-vous aux questions du développement durable et des comportements quotidiens). C'est une piste à renforcer.

En deuxième axe de questions est représenté par le thème des langages et de la communication.

On sait bien que on doit se battre pour l'accessibilité aux différents savoirs de base et que dans notre réalité sociale on est obligé de maîtriser une pluralité de langages. On revient à l'idée de la complexité. On vit dans un monde pluriel et la communication est devenue de plus en plus importante et différenciée.

Mais les langages sont étroitement liés à des situations, à des milieux différents, à des institutions, à des exigences très variées. C'est la capacité de passer d'un niveau à l'autre qui fait la compétence. Et c'est la complémentarité entre les acteurs de l'éducation formelle, non formelle et informelle que il faut pas perdre de vue. La notion de communauté éducative est essentielle : créer des passerelles, des liens, sans mélanger les compétences, mais dans une dynamique de collaboration c'est le défi pour le monde de l'éducation.

Dans ce sens je pense que soit important se rappeler que dans la formation il y a besoin de articuler les savoirs avec les savoir-être et le savoir-faire. C'est banal, peut-être, mais c'est pas facile de tenir la barre de la navigation. Au fond, il ne faut pas oublier que on a besoin d'apprendre, mais aussi d'apprendre à apprendre et d'apprendre à désapprendre, comme disait mon maître Ettore Gelpi.

On sait bien que l'école a un rôle incontournable pour l'acquisition des savoirs mais elle doit aussi se poser la question de comment les apprentissages puissent être transférés dans des situations différentes. On a souligné, dans les groupes, que une des causes de l'illettrisme est dans l'incapacité de se servir correctement des apprentissages reçus. Apprendre à apprendre c'est cette dynamique d'adaptation, de confrontation et réélaboration. D'autre part nous on explique pas mal des pédagogues et des psychologues que l'intelligence c'est la résultante de l'interaction entre expérience et capacité de réélaboration de l'expérience.

C'est important donc que l'école, mais aussi toutes organisme de formation, s'interrogent sur le méthodes et non seulement sur le contenues de l'apprentissage, que on s'interroge sur les contestes, les condition de l'expérience pédagogique. Pour retrouver un sens dans l'apprentissage il faut mettre les enfants dans la condition d'être acteur de sa propre formation, d'être vraiment associé au projet formative.

Et c'est le cas de dire que si l'école doit révisé ses méthodes d'étude et des relations avec les élèves, aussi les institutions du domaine de l'extrascolaire souvent sont des trop bas qualité pour soutenir l'impacté avec les difficultés posé par les besoin des enfants.

On est sans doute d'accord que il faut valorisé le rôle des pratique culturelles et par là, de l'expression directe des enfants. Mais il faut de la qualité et la conscience de l'importance de l'action éducative.

Je veux introduire ici deux problèmes : un qui concerne l'apprentissage des langue étrangères et un sur le nouvelles technologies.

Je pense que on doit absolument soutenir l'apprentissage et le maintien de la langue maternelle. C'est un facteur de sécurité, mais aussi de lecture d'un vision du monde dont l'enfant à besoin. C'est une référence affective fondamental pour son identité, mais aussi une clef de lecture de la réalité.

Au même temps on sais bien que le désir et la capacité d'apprendre est très développé quand on est petits. Je ne sais pas quelle sera la langue de l'avenir, mais je pense que il faut développer avec force l'apprentissages des langue étrangers de l'enfance et favorisé la mobilité des enfants. Je l'impression que on attend trop et serait bien de investir dans cette domaine. L'Europe, par exemple, doit permettre des échanges non à partir de 14 ans mais à partir de 8 ans au moins : plus d'argent aux institution de base (écoles, associations, etc.) pour la mobilité des enfants (échanges scolaire, visites, centres des vacances à l'étrangers...) moins des financement pour des projet européennes vides et de façade.

Dans un groupe était souligné, entre outre, que quand on parle des jeunes, permet d'accédé à des expériences de travail et c'est a partir de là que on peut redécouvrir l'envie, le besoin, le plaisir de réapprendre a lire, à écrire...

Venons aux NTC. Par définition, l'homme est novateur. La technologie renvoie à cette fonction de création propre à l'homme. Mais il faut remarquer, comme disait Ettore Gelpi, que les technologies dont nous parlons procèdent toutes d'une origine militaire, qu'il s'agisse de l'ordinateur, d'Internet. Ce n'est qu'ensuite que le monde civil se les ait appropriées. Seule la guerre paradoxalement a stimulé des nouvelles technologies de communication utilisées ensuite par l'éducation. Dans l'espace-temps de type militaire, elles ont été d'abord mises en œuvre dans une optique hiérarchique et de destruction. Les utiliser dans une autre optique est évidemment possible, mais relève d'une volonté. L'exemple de l'usage d'Internet (e-learning) pour mettre en relation les étudiant en Chine, en Bolivie, en Madagascar est d'un outre valeur. La réponse à la question est donc contradictoire. Selon les situations, la façon dont elles sont utilisées, les NTC peuvent constituer ou non des leviers de transformation et de progrès. Si on analyse les systèmes éducatifs par exemple, il ont souvent joué un rôle de colonisation et de domination, et parallèlement un rôle de libération par l'accès à la connaissance et à la formation.

D'autre part, l'élaboration et l'acquisition du savoir n'est pas détachée des moyens d'organisation, de transmission et de communication des contenus des savoirs eux même. A l'heure actuelle, l'éducation formelle (l'école) et l'éducation non formelle (le milieu extrascolaire) sont confrontées avec la nécessité d'utiliser les nouvelles technologies et les nouveaux médias. En même temps, pour ne pas créer de nouvelles formes d'analphabétisme intellectuel, il est nécessaire de toujours relier les apprentissages à une utilisation de la langue et aux relations directes entre les personnes. Beaucoup de formateurs sont enfermés dans une double contrainte : il y a ceux qui savent utiliser les médias et les NTC mais qui n'ont pas développé une réflexion pédagogique pertinente et cohérente, et il y a des formateurs qui se refusent d'utiliser les opportunités éducatives offertes par les médias et les NTC.

Les projets contre l'illettrisme doit agir sur les différents niveaux de la formation des adultes pour favoriser la rencontre entre éducateurs-formateurs de l'école et de l'extrascolaire, pour permettre une mutualisation des pratiques, pour valoriser le rôle des médias dans l'éducation et pour aider les formateurs à réfléchir sur la place pédagogique des médias. <Apprentissage aux médias, apprentissage par les médias> peuvent être les mots clefs de ce piste.

Les NTC sont des moyens qui mettent en marche des compétences et des connaissances qui sont en lien avec la vie quotidienne et c'est pour ça que on doit être attentif aux démarches de déconstruction, de compréhension de la réalité des médias, pour porter un regard critique, pour ne pas laisser seuls les enfants, les adolescents dans la gestion des NTC.

On vit le paradoxe que les jeunes sont très compétents dans l'usage de certaines NTC (blog, internet. Portable, ipod, etc) mais qui sont illettrés par rapport à la langue. Très bons en sms, très mauvais en lettre. La solution on la connaît pas, mais sans doute il ne faut pas ni démoniser, ni emphatiser trop le rôle de médias et des NTC. Ils sont en moyenne, un outil qui doit être connu et développé au service de la créativité de la personne.

Le troisième point, enfin : la coopération internationale. La mise en place d'une politique européenne contre l'illettrisme est urgente. En attendant on a l'opportunité de monter des projets à travers les financements des programmes Grundvig, Comenius, Leonardo dont on parle ici. L'échange international est fondamental : nous permet de changer l'air dans nos pièces, dans nos classes, dans nos têtes aussi. L'échange international nous permet de connaître d'autres points de vue, de relativiser nos problèmes et de vivre, au fond, une expérience de communication où nous sommes tous un peu illettrés.

Ettore Gelpi disait que « la coopération au sens de mouvement des personnes est un phénomène très positif. Il est très important que les personnes bougent. Mais dans ce cas la coopération doit se fonder sur la réciprocité et le transfert de toutes les compétences, et non, comme le disait Sally N'Dongo, "lorsque vous venez chez nous, vous êtes des experts, lorsque nous allons chez vous, nous sommes des immigrants".

Dans ce sens j'aime parler plutôt de « interaction » interculturelle que de « intégration culturelle », justement pour souligner l'importance de la réciprocité.

L'échange international demande de quitter nos sécurités et de se mettre en jeu, d'être à l'écoute. Comme on l'a déjà dit, la mobilité et en valeur en soi qui mobilise des ressources, qui met en action des compétences. Mais il y a un autre « valeur ajoutée » la confrontation est encore plus intéressante si elle donne vie à la production d'outils. C'est la

réalisation d'outils pédagogique qui fait la différence, qui permet de transférer vraiment des expériences, des pratiques, de mutualiser des projets. On peut imaginer la création d'un sorte de communauté scientifique européenne engagée non seulement dans la théorie mais aussi dans la pratique.

Dans ce cadre est très important le besoin d'évaluation des projets, soit pour avoir des données, soit pour construire une mémoire, mais aussi pour ne pas répéter des erreurs.

Mais il y a encore un point à traiter. C'est la question, transversale, de la formation des acteurs professionnels ou non.

La lutte contre l'illettrisme ne s'improvise pas et demande une formation. On voit traîner un peu trop de bricolage, soit dans l'école que dans les réseaux associatifs. On ne peut pas confondre l'engagement du citoyen contre l'illettrisme ou l'affirmation que l'éducation c'est l'affaire de tous et non seulement des spécialistes avec l'idée que soit suffisante la bonne volonté ou une disposition de charité. Bien au contraire, plus on travaille avec des personnes en difficulté plus la formation doit être solide. La lutte à l'illettrisme c'est une question de continuité que il faut assurer. On doit être bien proche de la réalité, mais aussi consciente que sans formation on peut provoquer des désastres. Et alors c'est primordial la formation des formateurs, la reconnaissance de leur rôle et la mise en place d'un système de formation permanente au service de la qualification.

Je ne veux pas être mal compris : on doit réserver une place importante aux bénévoles, aux animateurs volontaires, aux expériences de base mais soutenues par une formation qui les aide à être vraiment une ressource complémentaire mais avec sa dignité et son originalité pédagogique.

Pour tous, la formation permet de réfléchir et d'agir pour la création des bonnes conditions pour apprendre et pour avoir l'envie de continuer à apprendre.

Et je veux terminer avec une note à marge : je regrette en fait que dans nos travaux n'ont été évoqués deux sujets à mon avis très importants pour la lutte contre l'illettrisme : la thématique de la différence de genre, de la lutte contre la discrimination et les stéréotypes sexuels qui ont une responsabilité dans la montée du phénomène de l'illettrisme et la thématique de la violence à l'école et dans les relations aussi dans le domaine éducatif que ne peut pas être abordé que avec des dispositifs de répression.

Peut-être que pas là on pourra construire d'autres pistes de travail ensemble.

- *Stefano Vitale, Président des CEMEA du Piemonte, Italie (Turin) et Vice-président de la FICEMEA (Bruxelles, Paris). Docteur en Philosophie, formateur aux CEMEA depuis 1981, titulaire du BAFA et du BAFD en France. Professeur de pédagogie dans les Instituts de Formation pour Educateurs Professionnels en Italie, à encadré nombreuses stages de formation internationales et projets de formation et de recherche à niveaux européenne. Directeur adjoint de la revue « école » est auteur des nombreuses articles sur les thèmes de l'éducation et la formation. Responsable de la collection « Il mestiere dell'educatore » près l'éditeur « Il Capitello » (Turin), est auteur du livre « Il rischio educativo », Capitello, Torino, 1993. A participé à l'ouvrage « Passeurs d'avenir » par Jean Marie Michel (Edition Actes Sud, 1996) et collabore avec la revue VEN des CEMEA française. Parmi ses publications plus récentes : « Io m'arrabbio, noi parliamo. Violenza ed aggressività a scuola » (Carocci, Roma, 2005); « Scopro la mia città. Percorsi d'educazione ambientale urbana » (Carocci, 2006); « Giochiamo al teatro » (Carocci, Roma, 2007).*